

	Le Moign François : Né le 12-01-1871 à Plouzané ; 1897, prêtre, vicaire à Penhars ; 1901, vicaire à Ploujean ; 1919, recteur de Loc-Brévalaire ; 1928, recteur de Saint-Urbain ; décédé le 23-08-1935. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1935 p. 579-580.
--	---

M. l'Abbé François Le Moign, recteur de Saint -Urbain. — Nous lisons au livre de Moïse : « le plus doux de tous les hommes », lorsqu'il eut accompli tous les desseins de Dieu sur lui et sur le peuple élu, « s'endormit dans le baiser du Seigneur. » — Depuis Moïse jusqu'à Notre Seigneur Jésus-Christ, que de millions de justes se sont endormis dans ce baiser ! Et, surtout depuis qu'est apparu au monde Celui qui, au témoignage de S. Paul, est toute douceur, toute bénignité ! Ils sont innombrables ceux qui ont exhalé leur dernier soupir *in osculo Christi*, dans le baiser du Christ. M. François Le Moign, recteur de Saint-Urbain, assurément est un de ces privilégiés. Vendredi matin 23 août, il a rendu son âme à Celui qui l'avait comblé de bénédictions, cependant qu'un confrère murmurait à son oreille les paroles de Jésus expirant sur la Croix : « Mon Père je remets mon âme entre vos mains ». Il était dans sa 64e année.

M. Le Moign naquit dans une de ces familles éminemment chrétiennes, comme la paroisse de Plouzané en compte tant. Ne serait-il pas même plus exact de dire qu'elles le sont toutes ? Dieu y est le « premier servi », le Maître. A l'instar de Sainte Marthe, les parents redisent à chacun de leurs nombreux enfants, au fur et à mesure que les âmes candides s'enrichissent de la raison :

« Le Maître est là, et Il t'appelle ». — Le maître Jésus les appelle tous pour les initier, les faire avancer — *usque in aetatem plenitudinis Christi* --par la piété habituelle, et l'usage fréquent des sacrements.

Puis, voici que Jésus, passant encore plus outre, convoque François Le Moign à poser les assises du sacerdoce dont Il fait briller à ses yeux la splendeur, les douceurs et les austérités. Ces assises furent, après la chambre d'un vicaire, le collège Saint-François de Lesneven, pépinière de vocations sacerdotales, comme maint évêque l'a proclamé, puis le Grand Séminaire. Dans ces deux maisons bénies, l'adolescent, le jeune lévite, se révéla ce qu'il ne cessa d'être dans la suite, sel de la terre, lumière surnaturelle pour le monde, parfum de Jésus-Christ. Il fut, en effet, tout cela dans ses vicariats de Penhars et de Ploujean, dans les paroisses de Loc-Brevalaire et de Saint-Urbain, qui lui furent confiées par l'autorité diocésaine. Dans la paroisse de

Loc-Brévalaire, il se plut beaucoup. S'il l'avait demandé, peut-être Monseigneur eût-il consenti à l'y laisser ?... Mais quoi ! le Christ n'a pas voulu se complaire à Lui-même. S. Paul enchérit encore. Notre Seigneur choisit, non les joies de ce monde, mais la Croix : « *proposito sibi gaudio sustinuit Crucem* ».

M. Le Moign, pas un instant, n'estime qu'il est au-dessus du Maître, et comme le Maître il dit simplement : « Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté ». — Oh ! en parlant tout à l'heure de la Croix, je n'ai pas insinué le moins du monde que M. Le Moign ne rencontra que la Croix à Saint-Urbain. Saint-Urbain, comme l'a reconnu Mgr Duparc dans la lettre de condoléances qu'il a adressée

aux paroissiens et aux parents du défunt, est une paroisse foncièrement chrétienne. Celui qui trace ces lignes et qui connaît maintenant Saint-Urbain peut témoigner qu'ici on garde solidement croyances et pratiques religieuses. J'ajoute qu'ici, comme à Loc-Brévalaire, M. le Recteur avait l'estime et l'affection de tous, malgré un brin de timidité qui, parfois, intimidait un peu.

M. Le Moign n'avait jamais été robuste. Il y a plus d'un an, il sentit que sa santé déclinait. Un mal qui répand la terreur, le cancer — pourquoi ne pas l'appeler par son nom ? — attaqua sournoisement son organisme. Il crut d'abord que ce n'était rien. Hélas ! à bref délai le mal devint inguérissable, malgré la science et le dévouement des médecins. Après l'apostolat de l'action, ce fut l'apostolat de la souffrance. Souffrance morale surtout, qu'il accepte avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Tant qu'il put se traîner, il célébra la sainte messe, resta fidèle à sa demi-heure d'adoration devant le Saint-Sacrement. Puis, sa grande dévotion, — celle au reste de sa vie entière, — fut le Chapelet. Quand il dut s'aliter, il l'égreña pour ainsi dire sans cesse, son Crucifix devant les yeux, et encore Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'heure suprême approche. Durant l'agonie qui fut longue, il murmure avec nous les prières des agonisants, entrecoupées d'oraisons jaculatoires et d'Ave Maria. A présent les souffrances physiques paraissent vives, mais n'altèrent pas la sérénité de son visage, sur lequel se projettent les douceurs avant-courrières de la bienheureuse éternité. Maintes fois, comme un souffle, on entend tomber de ses lèvres ; « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! » Dieu lui a fait cette immense grâce. Je lui ferme les yeux en me redisant à moi-même : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! » Et j'ajoute : Dieu veuille que ma mort ressemble à celle de ce bon confrère que Dieu vient de rappeler à Lui, qui fut doux envers la mort, comme il fut doux et humble avec tous aux jours de son pèlerinage ici-bas.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 30/07/1935 p.579-580.